

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 33

Artikel: Au pays de l'Ivoire
Autor: Gouzy, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tées si l'on redoute le charbon.

On sème épais, 150 à 200 kilos par hectare, et en lignes très rapprochées, à 15 centimètres environ. Eviter de répandre des semences de prairies dans la céréale et surtout du trèfle violet.

Les meilleures orges de brasserie sont les orges à deux rangs : Honna et Chevalier. La première est précoce et convient dans tous les endroits où l'on craint l'échaudage. La seconde est un peu tardive et doit être réservée pour les bonnes terres et sous les climats plus ou moins humides.

La récolte se fait à maturité complète, par un temps sec ; on lie immédiatement et on dresse les gerbes en moyettes.

Lorsque la dessiccation est parfaite, on rentre en prenant la précaution de mettre à part les chapeaux des moyettes quand la pluie ou des rosées abondantes en ont altéré la couleur.

Le battage doit être fait à l'aide d'une machine ne tournant pas trop vite, afin de ne pas mutiler le grain. On complètera par un triage sérieux et par des pelletages répétés, fin de livrer une marchandise saine.

Les déchets, plus riches en azote que les gros grains,



Station Riffelberg.

doivent être utilisés pour l'alimentation du bétail..

Georges DOMBALLE,
Professeur d'Agriculture.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

A partir des Bangalas du reste, l'histoire du costume est vite faite, il va toujours se rétrécissant. A Oupoto, en particulier, les femmes, dénudées de tout appareil, sont habillées de leur seule vertu qui, avec un anneau passé dans la cloison du nez, constitue tout leur costume. Voilà un pays où les journaux de mode ne feraient pas leurs frais. Par contre les hommes sont toujours couverts de quelque loque qu'ils se passent en famille quand l'un d'eux vient voir les „msungus” (les blancs). Il convient de remarquer que ce manque de costume ne rend nullement ces noirs plus indécents que leurs confrères du Bas-Congo. Je sais bien que ce n'est pas beaucoup dire.

Il paraîtrait que dans l'intérieur, sur la Mougalla en particulier, les enterrements sont accompagnés de sacrifices humains, mais je n'ai pu vérifier cette assertion. Les femmes, en fait de costume de deuil, se barbouillent le corps de „mpembe” sorte de plâtre indigène et se rasent complètement la tête. Vous voyez d'ici ce qu'elles sont attrayantes ! Cette curieuse coutume est, du reste, répandue dans toute la région de la grande forêt.

Le 25 janvier, nous étions à Bumba, que nous quittâmes presque aussitôt, impatients d'arriver au Stanley-Falls, car la nourriture du bord était mal préparée et fort parcimonieuse et faute de mieux, nous en étions réduits à boire l'eau du Congo, chargée d'impuretés et dont la couleur brun foncé nous donne, à la vue seulement, l'illusion de café au lait. La chaleur est parfois intolérable ; à la factorerie de Manyinga, où nous passons le 26 janvier, nous constatons 47° à l'ombre. Nous sommes toujours dans la contrée de la grande forêt et l'aspect du pays ne change pas. Les rives sont couvertes d'une forêt presque impénétrable, les palétuviers situés immédiatement au bord, trempe leurs basses branches dans l'eau, ce qui produit un effet singulier, la végétation à l'air de sortir du fleuve et l'on ne distingue pas la

moindre parcelle de terre. Un soir que nous étions descendus à terre pour une petite reconnaissance de chasse, nous fûmes obligés de revenir précipitamment à bord en voyant un buffle mal intentionné et semblant comprendre que nos fusils de chasse ne pouvaient lui faire grand mal. Quand nous redescendimes à terre, munis cette fois de mauser, il avait disparu. Le buffle est sans contredit le plus dangereux adversaire du chasseur, sur lequel il fonce sans provocation aucune. Léopards et autres hôtes des bois n'attaquent l'homme que de nuit. Quant à l'hippopotame, il ne demande qu'à rester tranquille. Une fois blessé par contre, il devient terrible et durant mon séjour au Congo deux blancs périrent foulés aux pieds par un hippo qu'ils avaient imprudemment attaqué dans un marécage.

Les villages, depuis Oupoto, se font de plus en plus rares et l'on ne voit pas trace d'habitation. Après deux jours de navigation complètement solitaire, nous atteignons Basoko et l'Aruwimi, le 28 janvier.

Ce grand fleuve a dans les annales africaines une triste célébrité. Est-il besoin de rappeler les désastres de l'expédition qu'organisa Stanley pour aller à la recherche d'Emin-Pacha, le camp de Yambouya où la famine fit périr tant de gens, la mort tragique du major Barthelot, toutes les souffrances enfin qu'eurent à endurer les membres de l'expédition, à travers le Haut-Itouri et le Nepoko, avant de sortir de la grande forêt et d'atteindre le Fort-Bodo ? Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de remonter ce fleuve de sinistre mémoire, mais j'ai fréquemment parlé de cette région avec des blancs qui avaient fait partie de la première expédition Dhanis, tous m'ont confirmé les tourments qu'on y souffre et les privations que l'on y endure. Du reste, les maladies dont ils souffraient (presque tous en avaient ramené la dysenterie) leur visage pâle et décharné, parlait encore plus éloquemment qu'eux-mêmes.

(A suivre.)

R. GOUZY.